

Article 4 : « Jésus-Christ a souffert sous Ponce Pilate, il a été crucifié, il est mort, il a été enseveli »

Paragraphe 1 : Jésus et Israël

## **CEC 587-591**

### **3. Jésus et la foi d'Israël**

Si la Loi et le Temple de Jérusalem ont pu être occasion de "contradiction" (cf. Lc 2, 34) de la part de Jésus pour les autorités religieuses d'Israël, c'est son rôle dans la rédemption des péchés, œuvre divine par excellence, qui a été pour elles la véritable pierre d'achoppement (cf. Lc 20, 17-18; Ps 118, 22).

Jésus a scandalisé les Pharisiens en mangeant avec les publicains et les pécheurs (cf. Lc 5, 30) aussi familièrement qu'avec eux-mêmes (cf. Lc 7, 36; 11, 37; 14, 1). Contre ceux d'entre eux "qui se flattaient d'être des justes et n'avaient que mépris pour les autres" (Lc 18, 9; cf. Jn 7, 49; 9, 34), Jésus a affirmé: "Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs au repentir" (Lc 5, 32). Il est allé plus loin en proclamant face aux Pharisiens que, le péché étant universel (cf. Jn 8, 33-36), ceux qui prétendent ne pas avoir besoin de salut s'aveuglent sur eux-mêmes (cf. Jn 9, 40-41).

Jésus a surtout scandalisé parce qu'il a identifié sa conduite miséricordieuse envers les pécheurs avec l'attitude de Dieu lui-même à leur égard (cf. Mt 9, 13; Os 6, 6). Il est allé jusqu'à laisser entendre qu'en partageant la table des pécheurs (cf. Lc 15, 1-2), il les admettait au banquet messianique (cf. Lc 15, 23-32). Mais c'est tout particulièrement en pardonnant les péchés que Jésus a mis les autorités religieuses d'Israël devant un dilemme. Car, comme celles-ci le disent justement dans leur effroi, "Dieu seul peut pardonner les péchés" (Mc 2, 7). En pardonnant les péchés, ou bien Jésus blasphème car c'est un homme qui se fait l'égal de Dieu (cf. Jn 5, 18; 10, 33), ou bien il dit vrai et sa personne rend présent et révèle le Nom de Dieu (cf. Jn 17, 6. 26).

Seule l'identité divine de la personne de Jésus peut justifier une exigence aussi absolue que celle-ci: "Celui qui n'est pas avec moi est contre moi" (Mt 12, 30); de même quand il dit qu'il y a en lui "plus que Jonas, ... plus que Salomon" (Mt 12, 41-42), "plus que le Temple" (Mt 12, 6); quand il rappelle à son sujet que David a appelé le Messie son Seigneur (cf. Mt 12, 36. 37), quand il affirme: "Avant qu'Abraham fut, Je Suis" (Jn 8, 58); et même: "Le Père et moi nous sommes un" (Jn 10, 30).

Jésus a demandé aux autorités religieuses de Jérusalem de croire en lui à cause des œuvres de son Père qu'il accomplit (cf. Jn 10, 36-38). Mais un tel acte de foi devait passer par une mystérieuse mort à soi-même pour une nouvelle "naissance d'en haut" (Jn 3, 7) dans l'attrance de la grâce divine (cf. Jn 6, 44). Une telle exigence de conversion face à un accomplissement si surprenant des promesses (cf. Is 53, 1) permet de comprendre la tragique méprise du sanhédrin estimant que Jésus méritait la mort comme blasphémateur (cf. Mc 3, 6; Mt 26, 64-66). Ses membres agissaient ainsi à la fois par "ignorance" (cf. Lc 23, 34; Ac 3, 17-18) et par "l'endurcissement" (Mc 3, 5; Rm 11, 25) de "l'incrédulité" (Rm 11, 20).

L'annonce de l'Évangile, avec ses conséquences pratiques en ce qui concerne l'Ancien Testament, s'est heurtée dès l'origine à la mentalité et aux positions doctrinales d'une partie du judaïsme. Qu'il s'agît de l'Évangile du Royaume annoncé par Jésus (Mc 1, 15), il était nécessaire à des Juifs de se convertir pour y croire ; et non seulement d'une conversion morale – la seule à laquelle nous pensons d'ordinaire – mais aussi d'une conversion intellectuelle, par laquelle ils abandonnaient les points de vue spécifiquement juifs pour voir sous un angle nouveau les observances, le culte, les Écritures mêmes, qui constituaient le cadre de leur pensée et de leur vie.

Pour les Juifs, la question d'un dépassement de l'ancien ordre des choses ne pouvait se poser. À leurs yeux, il n'y avait aucune autre institution du salut qui dût se substituer ici-bas au régime fondé sur l'alliance sinaïtique et sur la loi mosaïque. Sans doute attendaient-ils, sous des formes

diverses, la réalisation « aux derniers temps » des oracles prophétiques qui annonçaient la venue du Messie et l'instauration du règne de Dieu dans une nouvelle alliance. Mais ces temps nouveaux, loin d'abroger la loi et les institutions d'autrefois, devaient au contraire en procurer l'application parfaite et littérale : pas de salut hors de la Torah et des institutions d'Israël, non seulement pour les Juifs d'origine, mais pour les païens eux-mêmes, qui devaient se convertir en devenant des prosélytes sous peine d'être exclus du « monde à venir ». Le centre de gravité de l'histoire sainte où Dieu réalise son dessein de salut n'était donc pas à son terme, « aux derniers temps », comme le proclame l'Évangile, mais à l'époque de Moïse et du Sinaï, où Dieu avait instauré ici-bas un ordre des choses définitif<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> GRELOT, P., *Sens chrétien de l'Ancien Testament*, op. cit., p. 5-6.